

	Léost Joseph : Né le 6-05-1883 à Ploudaniel ; 1909, prêtre, instituteur à Ploumoguier. Mobilisé (service armé) XI^e section infirmiers militaires (1914) ; groupe de brancardiers de corps. A été mêlé aux actions suivantes : -1915 : Artois. Blessé en juin 1915 à la ferme de Touvent (Oise) en relevant des blessés. Mort le 15 juin 1915 à Vannes (Morbihan), à l'hôpital n° 1 (collège Saint-François-Xavier), des suites de blessures de guerre. 1°)-Ordre corps d'armée, 1915 : « <i>Excellent sujet. Gravement blessé pendant qu'il coopérait avec le plus grand zèle à la relève des blessés dans les tranchées de première ligne.</i> » 2°)-Médaille militaire posthume, 18 octobre (J.O. 27 novembre 1919) : « <i>Excellent brancardier qui, en toutes circonstances, a fait preuve d'une bravoure et d'un courage exemplaires. Blessé très grièvement sur le champ de bataille, est mort des suites de ses blessures le 15 juin 1915. A été cité.</i> » <i>La Semaine religieuse du diocèse de Quimper et du Léon</i>, n° 25, 18 juin 1915, p. 409, 410 ; n° 27, 2 juillet 1915, p. 450-452 ; n° 28, 9 juillet 1915, p. 464-468 <i>Ordo... dioecesis Corisopitensis et Leonensis</i>, Quimper, imp. de Kerangal, 1916, p. 99 . J. Guiraud, <i>Clergé et congrégations au service de la France</i>, Paris, Ed. des « Questions actuelles », 1917, p. 325-326 . Abbé Pondaven, <i>Livre d'or du clergé</i> [du Finistère], Quimper, 1919, p. 171 . Paul Escard, <i>Guerre de 1914-1918. Livre d'or des maîtres de l'enseignement libre catholique</i>, Paris, Société générale d'éducation et d'enseignement, 1922, p. 462 <i>La Preuve du sang</i>, Paris, Bonne Presse, 1925, T.II, p. 140 Inscrit sur les monuments aux morts communaux de Ploudaniel (29) et de Ploumoguier (29) ainsi que sur le monument diocésain de l'évêché à Quimper (29).
--	--

Il y a quelques jours, une lettre de M. l'abbé Noblet, prêtre infirmier à l'hôpital Saint-François de Vannes, nous annonçait l'arrivée dans ses services de notre jeune confrère, M. Léost. C'est une victime des glorieux combats qui nous ont valu la conquête de plusieurs tranchées ennemies à l'Est d'Hébuterne. Il y faisait bravement son devoir lorsqu'un obus éclatant près de lui le couvrit de blessures. On put espérer d'abord à Vannes, qu'aucune d'entre elles ne serait mortelle. Cependant, vendredi, force fut, devant l'apparition de la gangrène, de le soumettre à une opération. « L'abbé Léost, raconte M. Noblet, avait communiqué le matin ; il a été édifiant jusque dans le sommeil provoqué par le chloroforme, il ne cessait de répéter : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur ! Mon Dieu, je vous offre mes souffrances pour les saluts de mon pays : La nuit fut plutôt mauvaise. Le blessé avouait, samedi matin, qu'il avait beaucoup souffert. Un mieux se faisait sentir, cependant ; on espérait même, grâce aux bons soins dont il était entouré, une prompte guérison. Ces espoirs ont été déçus. Un télégramme nous a appris, mercredi, que le cher blessé avait rendu à Dieu sa vaillante et sainte âme. M. Léost n'avait que 32 ans. Il avait été ordonné prêtre en 1909. Son sacrifice, offert en toute connaissance pour son pays, aura été certainement agréable à Dieu : ce sont de ces morts obscures et héroïques qui nous préparent, par les voies cachées de la Providence, les batailles libératrices.

Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 18 Juin 1915, p. 410.

Né à Ploudaniel, en 1883, au sein d'une famille foncièrement chrétienne, Joseph Léost manifesta de bonne heure une tendre piété : son bonheur était d'assister le prêtre à l'autel, et son rêve de pouvoir un jour lui-même offrir le Saint Sacrifice. Discerné de bonne heure par les deux grands recruteurs de clercs que furent MM. Moal et Thomas, alors vicaires à Ploudaniel, il fut d'abord admis à l'école presbytérale avec son cher condisciple et fidèle ami, l'abbé Paul Guéguen, qui fut, comme lui, prêtre-instituteur. Ses rapides progrès et sa piété croissante ravirent ses deux maîtres, qui l'engagèrent à

entrer au plus tôt au collège de Lesneven. Après y avoir fait de bonnes études, il entra au Grand Séminaire en 1904, fut ordonné prêtre en 1909, et nommé instituteur dans la chrétienne paroisse de Ploumoguier. Là, il se dévoua sans compter à l'éducation des enfants et au ministère paroissial, menant avec son cher collègue une édifiante vie de communauté monacale, et, dans ses rares moments de loisir, charmant ses confrères du presbytère par sa franche gaîté, sa délicate bonté et sa généreuse serviabilité.

Mobilisé dès le début de la guerre, et affecté à une formation de brancardiers, il s'acquitta de ses obligations militaires avec un dévouement héroïque qui le fit plusieurs fois remarquer de ses chefs, et, ce que sa modestie voulait cacher, citer à l'ordre du jour. Pendant ses loisirs, il donnait libre cours à son zèle sacerdotal en secondant M. l'Aumônier auprès des soldats de son secteur, et en évangélisant les populations privées par la guerre de leur pasteur. Ainsi la petite paroisse de H... l'eut pour curé pendant quelques mois, et les enfants de cette localité lui doivent le bonheur insigne d'avoir été préparés et admis à la Communion. Quelques jours avant sa mort, le 30 Mai, il se proposait encore d'aller rappeler leur devoir à deux mères de famille qui n'avaient pas répondu à son premier appel et avaient négligé de procurer à leurs enfants le bonheur de la sainte Communion.

Rappelé le 5 Juin aux premières lignes du front, il fut trois jours après, grièvement blessé à L..., dans les circonstances héroïques qu'il a lui-même précisées à ses amis. Sur un appel des chefs au dévouement de volontaires, il s'offre pour évacuer les blessés d'une zone fort dangereuse. Au moment où ils sortent de la tranchée, un autre brancardier et lui, portant un blessé qu'ils avaient recueilli, ils sont atteints tous deux par des éclats d'obus. M, l'abbé Léost a de nombreuses lésions, il ne s'en occupe pas, toute son attention se concentre généreusement sur ses compagnons. Son frère d'armes est mortellement blessé : il reçoit ses dernières confidences, lui donne l'indulgence de la bonne mort, lui prodigue les soins les plus dévoués et regrettant amèrement de n'avoir point les Saintes Huiles, s'engage à quérir à l'ambulance voisine un autre prêtre soldat qu'il chargera de venir conférer au mourant le sacrement de l'Extrême-Onction. Après ses touchants adieux, il charge sur ses épaules meurtries, le blessé qu'ils avaient sur le brancard et parcourt ainsi trois ou quatre kilomètres pour rejoindre le poste de secours. Là, débarrassé de son précieux fardeau, il donne à un confrère les renseignements requis pour assurer la grâce de l'Extrême-Onction au compagnon qu'il a dû abandonner dans la zone dangereuse, et, sa promesse tenue, il se remet entre les mains des majors : il avait sept blessures, dont plusieurs bien graves. Il est immédiatement évacué, et après 36 heures de pénible voyage et d'atroces douleurs, il est débarqué à Vannes et accueilli à l'hôpital auxiliaire de la Croix-Rouge, au collège Saint-François Xavier. Dès la première heure, comme nous l'apprend un éloquent rapport que nous publierons peut-être prochainement, il édifie les infirmières et les malades. Malgré les soins énergiques si empressés qui lui furent prodigués tant par MM. les majors que par une infirmière d'un dévouement admirable, son état ne fit que s'aggraver, et le 15 Juin, au soir, le divin Maître agréait le sacrifice qui lui avait été si souvent renouvelé par son fidèle serviteur. Ses sentiments de foi, de piété, de résignation, et de généreuse offrande édifièrent très profondément les assistants et procurèrent les meilleures consolations aux deux vaillantes chrétiennes, sa mère et sa soeur, qui n'arrivèrent à Vannes que pour en recueillir l'émouvant récit. L'inhumation se fit à Ploudaniel, le 19 Juin, au milieu d'une grande affluence de clergé et de fidèles, tant de Ploudaniel que de Ploumoguier.

Au milieu de ses souffrances et pendant sa pieuse agonie, notre cher confrère a livré à son entourage le secret de sa vie surnaturelle et de son dévouement héroïque, sa dévotion ardente au Sacré Cœur de Jésus, dévotion qu'il avait, nous le savons, puisée à l'école d'un maître vénéré qui l'a précédé Là-Haut. « Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous, » c'était, nous dit son infirmière, son invocation préférée. Nous sommes intimement persuadés que cette confiance, si bien placée, n'a pas été déçue. Pour lui, se sont réalisées, bien manifestement, peut-on dire, quelques-unes des belles promesses que Notre Seigneur a faites aux apôtres de son Sacré Cœur : « Il a eu l'intelligence de la croix et en a compris le prix, il a reçu dans les épreuves force et consolations. Il a obtenu la grâce de la persévérance finale et celle d'une sainte mort dans le divin amour ». Aussi, croyons-le fermement,

« le divin et adorable cœur de tour de notre Maître est-il déjà lui-même sa récompense » dans l'éternité bienheureuse.

Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 2 Juillet 1945, p. 450.

Quelques détails sur la mort de M. Léost, prêtre, instituteur à Ploumoguier.

Nous avons reçu, sur les derniers moments de M. Léost, les détails suivants qu'on ne peut lire sans une émotion poignante. Ils n'étaient pas destinés à la publicité, mais on nous pardonnera de les imprimer tels quels : *Iste, pro lege Dei sui, certavii usque ad mortem.*

« M. l'abbé Léost arriva à la Croix-Rouge, pendant la nuit du 10 Juin. Très grièvement blessé, à Lassigny, il était très souffrant. Son compagnon de route nous a conté que le voyage fut des plus pénibles ; il souffrait beaucoup ; il n'avait pas de position ; une fièvre ardente le dévorait. On refit son pansement, à l'infirmerie de la gare d'Angers, et il en ressentit un peu de soulagement. A son entrée chez nous, ses douleurs étaient telles que nous ne savions comment le prendre pour lui ôter ses vêtements. Tout doucement il gémissait : « Pas là, j'ai une blessure là encore, ne touchez pas » ! Il était épuisé. Il confia à l'infirmière qu'il était prêtre, qu'il voulait communier le lendemain et il s'endormit avec l'assurance qu'elle put lui donner que son désir serait satisfait. Il témoigna une joie sincère en se sachant à Saint-François-Xavier. Il venait de quitter un confrère professeur au Collège, il se réjouissait de pouvoir rencontrer des amis avec lesquels il pourrait parler de lui. Le vendredi matin, M. l'abbé avait un peu de fièvre. Quand on fit son pansement, tout en constatant la quantité de ses blessures, on garda l'espoir que l'intervention chirurgicale aurait vite raison de ce début de gangrène. Elle eut lieu dans l'après-midi, au moment précis de la procession du Collège. Le patient fut porté à son tour dans le vestibule attendant à la salle d'opération et pendant qu'il attendait, tout le Collège défila devant lui. Comme on lui demandait si ce passage ne le fatiguait pas, il répondit : « Au contraire, j'en suis très heureux, j'aime tant les enfants, je pourrai dire à M. l'abbé Guillou que j'ai vu tous les siens. » Sur la table d'opération, son crucifix en main, il se disposa à la souffrance. Très vite, tant il était calme, le chloroforme agit et il s'endormit. Au premier coup de bistouri, nous crûmes qu'il s'éveillait... Il priait... Des actes d'amour répétés avec une insistance d'autant plus grande que la douleur grandissait : « Mon Dieu, je vous aime, je vous aime de tout mon cœur ». Puis ce furent des supplications pour « la France coupable, il est vrai, mais qui revient à vous, mon Dieu ; sauvez-la, rendez victorieuses nos armées, ayez pitié des pécheurs, convertissez-les » !

L'oraison liturgique pour les ennemis, fut dite par le patient au moment le plus cruel de l'opération, absolument comme si sa volonté accusait de plus en plus l'intention de souffrir, de s'offrir comme victime. Un silence religieux régnait autour de lui. Jamais encore, depuis le début de la guerre, les opérateurs et les assistants n'avaient entendu d'aussi sublimes paroles, pendant l'anesthésie. D'ordinaire, chez nos soldats, la douleur se manifeste par les mêmes cris, les mêmes vociférations dont ils usent dans leurs attaques... Aujourd'hui, c'est un prêtre, un « convaincu », comme dit le chirurgien, très ému... Nous, nous devinons la victime et nous avons peur de le voir exaucé ; il le fut.

Il y eut deux jours d'un mieux relatif, pendant lesquels il reçut ses amis avec une amabilité charmante et se fit tout à tous, dans la salle de vingt-six lits dont, par une attention touchante de la Providence, il occupait le milieu, sous un faisceau de drapeaux alliés entourant une image du Sacré Cœur. Après ces deux jours, c'est-à-dire le lundi matin, l'infirmière, à son arrivée matinale, le trouva dans un tel état de faiblesse, qu'elle en fut très alarmée. Ses voisins parlèrent de la mauvaise nuit pendant laquelle il délira presque sans interruption, ce qui ne l'empêcha pas, le matin, de faire taire des jeunes gens dont la conversation lui déplaisait. Il le dit à l'infirmière : « Je suis sans force, mais j'ai pu encore une fois défendre mon Maître, j'ai parlé fort, j'ai dit : « Je ne veux pas... et ils se sont tu ». Au pansement, nous fûmes quasi désespérés. Le docteur, appelé, constata l'aggravation, promit de revenir à 4 heures et d'intervenir de nouveau, s'il y avait lieu.

Pendant la journée, la souffrance s'accrut. Le malade ne savait comment se mettre, toutes les positions étaient douloureuses. Il ne prit aucune nourriture, la température était montée d'un degré, depuis la veille, la respiration était haletante, le pouls précipité. Il était anxieux. L'infirmière lui promit de ne plus le quitter, et la nuit fut plus affreuse encore que la journée. Le docteur avait remis l'intervention au lendemain, croyant à une amélioration possible, s'il y avait repos pendant la nuit, Ce fut, au contraire, l'agitation la plus grande ; mais le malade conserve toute sa présence d'esprit. « C'est un lit de feu. » Il sent l'alcool camphré, ses plaies nombreuses, le drainage qui les relie le fait atrocement souffrir. Il gémit, il demande qu'on l'aide à souffrir, il a peur de la mort qui vient. « Mes blessures ne sont pas dangereuses ?

— « Il y a toujours danger quand il y a gangrène. » — « J'ai de la gangrène ? — « Oui, Monsieur l'abbé. » — Est-elle mortelle ? — « Je ne le sais pas ; si elle le devient, je vous promets de vous en avertir. » — « Je vous en serai très reconnaissant ; seulement, vous ne me quitterez pas, vous m'aiderez à souffrir et, s'il le faut, à mourir. » Dès lors, il accepta son rôle de victime et de sacrificateur, suivant son expression, il pria au milieu de ses intolérables souffrances. L'empoisonnement était complet, dès avant minuit. Sa vie s'en allait et, à chaque moment, l'abbé renouvelait le sacrifice qu'il en avait fait, redoublant ses actes d'amour, de confiance, d'abandon. C'était un spectacle digne de l'admiration des anges, cette agonie de l'âme dans cette révolte de la nature, agonisante elle aussi, mais n'acceptant pas, ne voulant pas connaître la fin entrevue de la souffrance. A 5 h. 1/2, le Saint Sacrifice fut offert pour M. Léost, par un de nos prêtres infirmiers. La sainte Communion lui fut apportée ; il récita à haute voix le *Confiteor*, reçut le Viatique avec une céleste piété, demanda encore à l'infirmière de l'aider à remercier Notre Seigneur, à renouveler le sacrifice offert. Puis la souffrance devenant plus cuisante encore, il demanda que l'on refît un pansement. Il était un peu plus de 6 heures. Quelle fut la peine, l'angoisse même de l'infirmière, se trouvant en face de la pire des manifestations de la gangrène gazeuse ! Elle était seule avec un convalescent complaisant qui rendit de grands services à M. l'abbé Léost... Rapidement, elle enleva et remplaça les compresses, sachant bien que tout était inutile maintenant, et ne voulant pas prolonger le supplice du malade pour lequel le pansement était toujours très douloureux. Quand il fut un peu remis, l'abbé reprit ses interrogations : « Pouvez-vous me dire, maintenant, s'il y a danger de mort ? » — Oui. Mais le Maître qui est là-haut, peut l'écarter... Du reste, votre sacrifice est fait, vous n'avez pas à y revenir. » Il acquiesça... et nous redîmes les prières aimées : *Anima Christi* et *Suscipe*, puis le *Salve Regina*, chanté doucement, comme pendant la nuit, pour calmer la douleur.

« Vers 7 heures, il souffrait moins, une lueur d'espoir revint : « Le docteur n'a-t-il pas parlé d'une nouvelle intervention pour aujourd'hui ? Ecrivez-lui pour le lui demander tout de suite » Et comme on lui disait la crainte qu'elle fut inutile : « Alors, préparons-nous, je veux me confesser. La lettre fut écrite, cependant, et envoyée au chirurgien, pendant que M. l'abbé se confessait et recevait le sacrement des malades avec une admirable piété ; il répondit seul aux prières, il tendit ses membres aux onctions saintes ; il était là surtout prêtre et victime. Toute la salle était subjuguée par cette grandeur d'âme, par cette volonté acceptant avec amour le Vouloir divin, répétant le *Fiat* ; « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au Ciel... parce que vous m'aimez et que je vous aime.

A 8 heures, le courrier lui apporta une lettre de M^{gr} l'Evêque de Quimper. Sa Grandeur assurait son prêtre de sa sympathie, lui promettait un souvenir quotidien à la sainte messe, le bénissait et bénissait ses infirmières. L'abbé Léost eut grande joie à le leur dire ; sa reconnaissance s'exprimait en paroles émues ; mais surtout il les bénit, lui aussi, et leur promit ses prières. »

L'impatience grandissait en attendant le chirurgien. « Ne comptons pas les minutes, les heures, laissons Dieu les compter, c'est donné, ne reprenons rien. — « Vous avez raison ; mon Dieu, je vous donne, je vous redonne, prenez tout... Mon Dieu et mon tout ! Mon Dieu, mon amour ! » Et la lutte continuait. A 10 heures, elle était à son paroxysme. A 10 h. 1/2, on vint prendre le pauvre malade, qui persistait à être opéré de nouveau. Cette fois, malgré sa vaillance, il se tut sous le chloroforme. Quelques mots, en breton, insaisissables. Un sommeil lourd, douloureux. Le bistouri, le thermocautère, l'oxygène, tout fut mis en œuvre. La nature frémissait, mais ne réagissait pas, ce fut terrible. L'abbé se réveilla dans la salle d'opération ; même cette fois encore, il avait étreint et gardé son crucifix. Il dit n'avoir rien senti, et se trouva mieux qu'avant. Il ne fut pas reconduit à la salle

commune. Son état demandait l'isolement. Il en fut profondément affligé. « C'est ici que sont morts les autres ? » « Non, c'est la salle de mécano, c'est afin que vous soyez plus tranquille, — « Vous ne me quitterez pas ? » — « Non, jamais, je vous l'ai promis. » — « C'est bien ; je me trouve mieux, je suis décidé à rester ainsi dans cette position, pour ne pas aggraver mes blessures ; ce sera très dur, mais je veux guérir. »

A midi, quelques Sœurs étaient là aussi près de lui; il récita d'une voix très forte l' *Angélus* et les trois *Ave Maria*, puis il eut un moment de si grande faiblesse que ses confrères du Collège, appelés, crurent avec nous qu'il partait à cette heure bénie. Il se reprit encore, la prière revint à ses lèvres, elle y demeura jusqu'à la fin. Son cœur était livré, son âme livrée, il le redit à plusieurs reprises, récitant le *Suscipe* et l'*Anima Christi*, ne se permettant plus une défaillance.

Vers 3 heures, il dit à un prêtre qu'il attendait sa famille, qu'il serait très heureux de revoir sa mère et sa sœur, mais qu'il fallait qu'elles se hâtent, et comme son interlocuteur le rassurait, il interrogea de nouveau l'infirmière. « Est-ce vrai ! Serai-je là ce soir ? » — « Ce soir, ce sera le Ciel ! » — « Merci, dites encore, aidez-moi à le voir. » Et désormais, aux invocations chères, on ajoute : « Ouvrez-vous, portes du Ciel, ouvrez-vous » ! Il eut à faire le sacrifice de sa famille : le train n'amena pas Mme Léost. Il l'offrit et ne parla plus du chagrin ressenti. Généreux et joyeux, il disait désormais à ceux qui le visitaient : « Je pars...c'est pour ce soir».

Les consolations divines l'inondaient, et le Bon Maître permit encore que plusieurs de ses amis arrivassent. Il leur parla, il les remercia, il leur demanda de rester avec lui jusqu'à la fin. Il reçut deux fois la sainte absolution, faisant à haute voix et avec une componction parfaite son acte de contrition. Il priait sans cesse, acceptant, demandant encore qu'on l'aide, revenant aux invocations préférées : « Mon Jésus, ma Miséricorde, mon Amour, mon Dieu, mon

Tout ! Cœur agonisant de Jésus, ayez pitié des mourants ! Cœur compatissant de Marie, priez pour les affligés ! Jésus, Marie, Joseph, et surtout, surtout, Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous ! Mon Dieu, je vous aime ! » Plusieurs fois, il demanda que l'on récitât encore le chapelet. Deux fois, furent dites les grandes et magnifiques prières de l'Eglise auxquelles il répondit, ne manquant pas une invocation. Dans cette union avec Dieu, il s'éteignit tout doucement dans les bras de son ami le plus cher, sans souffrances nouvelles, sans secousse, tout comme s'éteint la fumée de nos encensoirs. »

A l'hôpital de la Croix-Rouge, M. l'abbé Léost a laissé un suave parfum de sainteté. La salle dans laquelle il a passé cinq jours en garde un touchant souvenir, elle est transformée. Les malades se sont succédé près de sa dépouille mortelle, et beaucoup le prient en priant pour lui. »

Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 9 Juillet 1915, p. 464.